



desclée
de
brouwer



*Édité par Jean-Michel Spieser
et Élisabeth Yota*

Donation et donateurs dans le monde byzantin

RÉALITÉS BYZANTINES

Donation et donateurs dans le monde byzantin

Auteurs du volume

Michele BACCI, Université de Fribourg (Suisse)
Béatrice CASEAU, Université Paris IV-Sorbonne
Jean-Pierre CAILLET, Université Paris X-Nanterre
Anthony CUTLER, Pennsylvania State University
Christophe GIROS, Université Lyon-II
Catherine JOLIVET-LÉVY, École pratique des Hautes Études – Sciences
religieuses, Paris
Sophia KALOPISSI-VERTI, University of Athens
Angeliki E. LAÏOY†, Harvard University and Academy of Athens
Cécile MORRISON, CNRS, UMR 8167 et Dumbarton Oaks
William NORTH, Carleton College, Northfield, Minnesota
Arietta PAPACONSTANTINOY, University of Reading
Ioanna RAPTİ, King's College London
Nancy P. ŠEVČENKO, South Woodstock, Vermont
Antonis TSAKALOS, Musée byzantin et chrétien, Athènes
Maria VASSILAKI, University of Thessaly and Benaki Museum, Athens
Annemarie WEYL CARR, Southern Methodist University
Jean-Michel SPIESER, Université de Fribourg (Suisse)
Elisabeth YOTA, Université Paris IV-Sorbonne

Illustration de couverture

Fresque représentant les donateurs de l'église de l'Archange Michel de
Pedoulas, Basile Chamados avec sa femme et ses deux filles, xv^e siècle.
© STYLIANOU, A. and STYLIANOU, J., *The Painted Churches of Cyprus*,
2nd edition, Nicosie 1997, p. 196, fig. 196.

Donation et donateurs dans le monde byzantin

Actes du colloque international de l'Université de Fribourg
13-15 mars 2008

Édité par Jean-Michel Spieser et Élisabeth Yota

14

RÉALITÉS BYZANTINES

Desclée de Brouwer

Ouvrage publié avec l'appui du Fonds National Suisse de la recherche scientifique
et de la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg – Suisse

© Desclée de Brouwer, 2012
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06452-9
ISBN pdf : 978-2-220-08129-8

INTRODUCTION

L'accueil fait à notre proposition de colloque a achevé de nous convaincre de l'importance du sujet et de la nécessité de son organisation. Il était essentiel de pouvoir réunir des spécialistes des différents domaines des études byzantines, afin d'avoir une approche pluridisciplinaire sur les nombreuses facettes de ce vaste sujet et de confronter les sources variées qui donnent des informations sur ce thème.

A priori, dans la société occidentale contemporaine, on s'attend à ce que la structure de la donation et la place des donateurs dans la société n'aient rien de commun avec celles d'une société médiévale. On peut bien opposer la multiplication des organisations caritatives contemporaines à l'Église qui avait, en quelque sorte, le monopole de la charité, même si, pratiquement, celle-ci se faisait par l'entremise de ce que l'on pourrait appeler des « structures particulières » (monastères, etc.); on pourrait tout aussi bien opposer le caractère local, nécessairement local, de la charité médiévale, au caractère mondialiste de la charité actuelle. Mais la charité n'est qu'un aspect de la donation et il est d'autres directions pour utiliser de manière gratuite ou en apparence gratuite les surplus qui, dans la société byzantine, créaient un fossé entre les « puissants » et les autres. Mais en est-il fondamentalement autrement dans la société en train de se faire, alors que l'État renonce de plus en plus à réguler la redistribution des richesses? Les motivations des donateurs, la forme que prenaient les donations, la place des donateurs dans la société sont autant d'éléments qui, s'ils sont analysés clairement dans une société comme celle du monde byzantin, permettront des analyses comparatives plus larges et légitimes.

Marcel Mauss, Maurice Godelier, Alain Caillé, Jacques Godbout et d'autres, se sont depuis longtemps intéressés à la définition du don et ont mis en évidence le rôle essentiel que la donation a joué, dans des sociétés très diverses, à différents niveaux et sous divers aspects. La donation dans le monde byzantin se construit dans la continuité (ou dans la rupture, la question mérite réflexion) avec l'évergétisme antique. Dans *Le pain et le cirque*, Paul Veyne met en exergue le rôle de l'évergète dans les sociétés gréco-romaines et sa place dans la cité. La cité attendait des notables, on peut aussi dire de l'élite économique, politique et sociale – et, dans le monde romain, l'empereur était inclus dans cette attente – de « faire du bien à la cité ». Ils devaient redistribuer une part de leur richesse, suivant des modalités variables, directement au profit de la population par des dons financiers ou en nature, indirectement par la construction d'édifices utilitaires ou de prestige. L'évergète contribuait ainsi au maintien du mode de vie civique, mais aussi au prestige de sa cité, parfois dans des contextes financiers qui ressemblaient à une fuite en avant, comme le signalait déjà Pline le Jeune. Il agissait certes en dehors de toute obligation clairement définie, mais, ainsi, il signifiait et scellait sa position sociale au sein du groupe des dirigeants.

À la fin de l'Antiquité tardive, dans le contexte du christianisme triomphant, l'évergétisme ne disparaît pas complètement, mais se transforme progressivement. L'émergence d'une nouvelle institution, l'Église, qui fait largement appel au don et le contrôle, entraîne pour celui-ci des motivations tout à fait différentes et permet, entre autres, l'apparition d'un nouveau type de donateurs, clercs ou laïcs, qui n'appartiennent plus nécessairement à l'élite. Cependant, ce groupe social, y compris l'empereur, réunit les donateurs les plus en vue, mais leurs attentes semblent être tout autres. Le rapport de l'homme à Dieu dans le christianisme modifie considérablement l'attente des donateurs qui, du moins dans le discours qui accompagne le don, loin d'espérer uniquement la reconnaissance de la cité ou un bénéfice direct, recherchent à travers l'acte du don le salut éternel.

L'évolution de la notion d'évergétisme, les liens entre l'évergétisme antique et le système de donations qui va se déployer dans le monde byzantin, le rôle du donateur face aux nouveaux principes de donation imposés par l'Église ainsi que la munificence impériale accordée à différentes catégories sociales sont les premiers points que ce colloque a tenté d'élucider grâce aux inscriptions dédicatoires, aux sources textuelles et monétaires ainsi qu'aux vestiges d'objets portant sur la période usuellement appelée paléochrétienne.

Dans la suite de l'histoire de l'Empire byzantin, des sources autant textuelles qu'iconographiques sur le thème du donateur permettent une approche d'ensemble de la question. De nombreuses études sur la donation et les donateurs ont déjà mis en évidence des axes de recherche qui sont précisés dans les interventions de ce colloque, qui apportent ainsi de nouveaux éclaircissements sur la donation dans le monde byzantin. Les nombreuses monographies sur les monuments byzantins ont montré que les grandes constructions religieuses sont en général dues à l'initiative et à la contribution financière d'un donateur qui avait pris en charge le financement de la construction, du décor ou des travaux de restauration.

Outre le financement initial pour la construction ou la restauration d'un édifice religieux, les donateurs dotaient monastères et églises de richesses, en particulier de terres, dont les revenus permettaient l'entretien et la survie. Souvent, un monastère était fondé pour devenir le lieu où passer la fin de sa vie (et même pour y être enterré), retraite qui était aussi promise aux descendants du donateur dans le *typikon* rédigé par le fondateur. Associés aux monastères et aux églises et financés dans les mêmes conditions, on trouve aussi des édifices destinés à la charité au sens large du mot (hôpitaux, hospices, orphelinats...) qui reçoivent des ressources pour leur bon fonctionnement.

Au-delà des donations en elles-mêmes, il convient de s'intéresser aux donateurs. Ils sont très nombreux à être issus d'un rang élevé ou faisant partie de la famille impériale. Des membres du clergé, en particulier ceux qui sont issus du même milieu social que les donateurs laïcs, se retrouvent parmi les nombreux donateurs attestés. Cependant, à l'époque médio-byzantine aussi, où les modes de patronage se modifient considérablement, les classes sociales moyennes fournissent des donateurs, tandis qu'on connaît aussi des donations collectives faites par des paysans, un phénomène qui n'avait encore guère été mis en évidence, mais qui est attesté aussi bien par les textes documentaires que par les monuments. Leurs donations montrent un intérêt très largement répandu à investir une partie des biens que l'on possède dans le bon fonctionnement d'un monastère ou la construction et décoration d'une église.

Mais ces investissements, quelle que soit la classe sociale dont est issu le donateur, sont-ils véritablement désintéressés? Peut-on continuer à se contenter sans examen critique de l'idée généralement acceptée qu'à travers son don le donateur exprime sa piété et recherche le salut de son âme et celui de sa famille? Pour répondre à cette question, il convient d'examiner la relation de dépendance qui se crée entre donateur et donataire, le bénéfice, fiscal ou autre, que peut en tirer le donateur ainsi que le statut juridique du bien cédé.

Certaines contributions permettent de comprendre que les sources textuelles ne restent pas silencieuses sur ces questions et nous donnent de nouvelles pistes de recherche. Ces informations, mises en regard de celles qui sont visibles dans le décor des églises, contribuent également à mieux saisir les motivations des donateurs. Leurs portraits, intégrés dans le décor, montrent leur souci de mettre en avant leur rôle de bienfaiteur et nous en disent long sur l'importance qu'ils attachent à cette visibilité. Ils figurent souvent tenant entre les mains l'objet de leur don, la maquette de l'église, qu'ils offrent au Christ ou à la Vierge, ou encore prosternés devant eux. Des signes ostentatoires ou des inscriptions dédicatoires dévoilent souvent des informations importantes sur le nom, l'origine ou le statut du donateur et les motifs de son don, en particulier lorsqu'elles permettent des rapprochements avec des familles importantes connues par ailleurs.

D'autres portraits demeurent anonymes, mais ne sont pas pour autant exempts d'indices. La façon dont le donateur est représenté, l'emplacement de son portrait dans l'église ainsi que la qualité artistique du décor permettent quelques observations sur sa personnalité ou le prestige de son rang social. Dans un cas comme dans l'autre, l'image individuelle du donateur met en évidence le rôle autant expiatoire que social de son acte; de manière paradoxale l'image individuelle, entourée par des images sacrées, revêt le même caractère intemporel que celles-ci.

Le contenu des inscriptions dédicatoires, les formules de donation et les différents types de portraits de donateurs nous entraînent encore vers d'autres conclusions. Il peut apparaître que les modèles préétablis ne font plus recette, ou, au contraire, que l'application des formes courantes engendre une *koinè*. Les éléments recueillis par les sources les plus évidentes ne sont pas toujours suffisants pour faire ressortir les motivations des donateurs; l'interprétation du programme iconographique peut, parfois, combler ce manque d'informations. Il convient aussi de s'interroger sur le jeu entre donation anonyme et donation revendiquée. La modestie, liée à un rang peu élevé dans la société ou à une piété particulièrement fervente peuvent pousser un donateur à rester anonyme. Mais il apparaît clairement qu'à partir du ^{xiii}e siècle, l'anonymat n'est plus de mise. Texte et image vont de pair dans plusieurs contributions pour mettre en évidence des cas particuliers de donations et apportent de nouvelles perspectives à la recherche.

Les interrogations ne sont pas différentes dans le cas des donations d'objets portatifs. Car si les dons pour des constructions monumentales sont particulièrement importants et sont nombreux à être conservés, les donations d'icônes, de manuscrits, d'objets liturgiques, ou de textiles ne manquent pas dans le monde byzantin. Elles constituent une catégorie particulière, dont l'intérêt n'est pas moindre. Souvent luxueux et de grande valeur artistique et monétaire, ces objets ont fait partie d'un ensemble ou sont un don unique, le plus souvent en faveur d'une institution religieuse. Portraits, inscriptions dédicatoires, textes de colophons ou de notes postérieures dans des manuscrits révèlent des indices non seulement

sur le donateur mais aussi sur le donataire, l'objet étant toujours étroitement lié au lieu pour lequel a été conçu. Les informations recueillies, aussi bien à travers les images qu'à travers les textes, ne laissent pas entrevoir des différences d'intention notoires entre une donation pour la construction d'une église et la donation d'un objet portatif, quelle que soit l'importance de l'investissement, qui, pour certains objets de prix, est également conséquente.

D'une qualité artistique exceptionnelle, de tels objets reflètent immédiatement le rang élevé du donateur. Son portrait et l'inscription qui accompagne ou remplace celui-ci mettent en scène son prestige social et renforcent la valeur de l'objet. D'un coût financier inférieur, d'autres objets portatifs, qui peuvent aussi comporter des portraits, souvent dans l'attitude de suppliant, proviennent de donateurs plus modestes, qui rendent plus apparent le caractère expiatoire de leur donation. Dans de nombreux cas, les objets ne donnent pas d'indications sur les donateurs. Cet anonymat est souvent lié au rang peu élevé des donateurs. Cette situation contraint les chercheurs à élargir leurs problématiques. Au-delà de l'identité du donateur, observations et hypothèses émises peuvent porter sur les motivations, l'engouement pour tel saint ou tel sanctuaire et s'ouvrir à la question des contacts culturels.

En effet, l'étude de la donation et des donateurs ne peut pas rester à l'intérieur des frontières de Byzance, ni même se limiter aux pays que Byzance a marqués de son empreinte culturelle. Les similitudes, les différences et les interactions avec les cultures voisines méritent une approche comparatiste, même si celle-ci ne pouvait être que limitée à cause de la nécessité de rester dans les limites raisonnables d'un colloque. Quelques interventions vont dans cette direction et font le lien entre le monde byzantin et les cultures qui lui sont proches, en explorant l'origine et la diffusion des modèles, les spécificités iconographiques et textuelles propres à chaque région, les motivations des donateurs et la fonction des donations.

Il reste à remercier les institutions qui ont permis, par leur générosité, la tenue de ce colloque. Nos remerciements vont en premier lieu au Fonds national suisse de la recherche scientifique, à l'Académie suisse des sciences humaines et sociales ainsi qu'à l'ambassade de Grèce. Nous remercions également l'Université de Fribourg, son recteur, le professeur G. Vergauwen, le décanat de la faculté des lettres ainsi que le département des sciences de l'Antiquité, qui ont tous contribué au financement et à l'organisation de ce colloque. Nos remerciements vont enfin à tous ceux qui ont aidé à l'organisation matérielle et à la tenue de ce colloque, tout particulièrement les étudiants et collaborateurs du séminaire d'archéologie paléochrétienne et byzantine.

Jean-Michel Spieser et Elisabeth Yota

L'ÉVOLUTION DE LA NOTION D'ÉVERGÉTISME DANS L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

Jean-Pierre CAILLET

L'usage de la donation au bénéfice d'une communauté, considéré pour la période allant du IV^e au VI^e siècle, s'inscrit dans une certaine continuité tout autant qu'il introduit d'indéniables nouveautés : c'est bien là, d'ailleurs, une ambiguïté que l'on constate pour la plupart des aspects de l'époque en question, et que nous nous efforcerons d'explicitier en faisant ressortir les diverses nuances. Précisons d'emblée que c'est essentiellement à la prise en charge pécuniaire des implantations monumentales que nous nous attacherons ici, tant pour la réalisation du gros-œuvre et/ou celle de son décor et de ses aménagements internes dans le cas des constructions *ex nihilo*, que pour des modifications plus ou moins substantielles opérées après coup ; mais nous étendrons également l'enquête aux dons de certains éléments mobiliers, qui souvent complétaient les programmes monumentaux et procédaient d'un même esprit.

Dans un panorama de la situation en Italie brossé voici quelque vingt-cinq ans, Bryan Ward-Perkins insistait sur la netteté d'une rupture intervenant, sauf exceptions assez notables à Rome même ou en Campanie, dès le cours du III^e siècle¹ : c'est alors qu'aurait été amorcé le vaste mouvement de désaffection des élites urbaines à l'égard de magistratures impliquant des responsabilités et des charges de plus en plus écrasantes ; cela aurait du même coup largement détourné les ressortissants de ces hautes classes de consacrer une bonne part de leur fortune aux entreprises édilitaires à destination publique – moyen par lequel, jusque-là, beaucoup étaient précisément parvenus à l'exercice de ces magistratures non encore grevées de trop d'inconvénients. Le décalage observé pour Rome et la Campanie s'expliquait par le maintien en ces milieux d'une aristocratie de fort ancienne souche, attachée au paganisme traditionnel ainsi qu'aux pratiques sociales du passé jusqu'à la fin du IV^e siècle au moins. Ce tableau de l'Italie n'apparaît pas transposable tel quel, au demeurant, dans d'autres entités régionales. Nous renverrons ici notamment à l'étude fondamentale de Claude Lepelley pour l'Afrique romaine² : sur la base de témoignages épigraphiques principalement, l'auteur y a mis en relief que la munificence des notables dans le cadre de leurs cités se manifestait sans trop faiblir tout au long du IV^e siècle, et voire du début du V^e siècle. Pour autant, Claude Lepelley n'a pas non plus manqué de reconnaître que cet évergétisme traditionnel avait finalement fait place à un évergétisme chrétien, de caractère bien différent quant au type de réalisations comme quant aux personnalités qu'il impliquait

*. *Donation et donateurs dans le monde byzantin* (Réalités Byzantines 14), Paris, 2012, p. 11-24.

1. WARD-PERKINS 1984, p. 14-37.

2. LEPELLEY 1979-1981.

dans nombre de cas. Et, certes, ce sont surtout des églises, non plus des thermes ou des édifices de spectacle, que l'on eut désormais à cœur de mettre en chantier; et les chefs religieux locaux – au tout premier rang les évêques – en furent les fréquents initiateurs. Il serait bien sûr tout à fait déplacé de contester cette mutation, parfaitement vérifiable si l'on s'en tient à la ligne générale du phénomène. Mais il ne sera sans doute pas inutile de relever quelques traits qui témoignent d'infléchissements plus que de véritables abandons des pratiques antérieures; et de privilégier, ainsi, l'idée d'une plus progressive évolution – voire de certains prolongements jusqu'au seuil des temps médiévaux.

L'initiative du souverain, qui intervient au lendemain même de la promulgation de l'édit de tolérance du christianisme, requiert l'attention la plus immédiate dans ladite perspective. Rappelons notamment qu'Auguste, Nerva, Vespasien ou Trajan avaient manifesté leur libéralité par l'érection des bâtiments des *fora* éponymes dans la capitale, tandis que Caracalla et Dioclétien devaient y assumer le financement de complexes thermaux d'ampleur proprement colossale³. Maxence puis Constantin s'inscrivent donc dans ce sillage avec l'érection de la non moins imposante *basilica nova*; mais le dernier nommé se signale en outre par le financement de la première cathédrale romaine avec son baptistère, ainsi que celui de Saint-Pierre au Vatican et des grands *martyria* chrétiens en Terre Sainte⁴. L'exemple allait faire école aux décennies et siècles à venir: contentons-nous de mentionner ici, à titre de jalons dans la poursuite du mouvement, l'implication de Théodose I^{er} et de ses deux fils pour la construction de Saint-Paul-hors-les-murs dans les années 380⁵, celle de Zénon probablement pour celle du complexe Saint-Syméon à Qal'at Sem'an en Syrie après 473⁶, et naturellement celle de Justinien au VI^e siècle pour plusieurs sanctuaires de première importance à Constantinople même et dans les provinces d'Orient⁷; on y adjoindra, pour relever que les rois « barbares » d'Occident se sont aussi engagés dans cette voie, les initiatives à Paris de Clovis pour les Saints-Apôtres vers 500⁸, puis de Chilbert I^{er} aux décennies suivantes pour la cathédrale et le monastère Saint-Vincent-Sainte-Croix⁹. Si, dans tous ces cas, on a bien affaire à des édifices culturels, on n'oubliera pas pour autant que des bâtiments d'autre nature ont aussi bénéficié de la munificence des souverains jusqu'à une époque relativement tardive: on reviendra, à cet égard, à l'exemple de Justinien pour lequel le fameux texte de Procope, mais aussi les sources épigraphiques en provenance des édifices eux-mêmes, nous assurent de nombre d'entreprises à caractère militaire (fortifications) ou pour l'usage public purement profane (ponts, aqueducs, ainsi encore que quelques ensembles thermaux)¹⁰; et l'on signalera aussi particulièrement, dans le cadre des royaumes « barbares », les initiatives de Théodoric vers 500 pour la restauration de l'aqueduc de Ravenne et celle des murailles de Vérone, de Pavie ainsi que d'Arles¹¹.

3. WARD-PERKINS 1984, p. 11-12.

4. Cf. notamment, en dernier lieu, DE BLAAUW 2006.

5. BRANDENBURG 2005, p. 114.

6. NACCACHE – SODINI 1989, p. 484.

7. FEISSEL 2000, p. 81-104.

8. DUVAL – PÉRIN – PICARD 1992, p. 116-119, n° 8.

9. IBIDEM, p. 119-122, n° 10.

10. FEISSEL 2000, p. 83.

11. WARD-PERKINS 1984, p. 128 et 192-193.

Pour en venir à présent au milieu des notables et hauts dignitaires laïcs, on note l'intervention majeure de certains d'entre eux tout au long, également, de la période ici considérée. C'est ainsi, vers la fin du iv^e siècle, le gouverneur de Vénétie Parecorius Apollinaris qui fonde peut-être une basilique des Saints-Apôtres à Aquilée¹²; puis à Rome, au début du v^e siècle, le préfet de la Ville Longinianus qui fait établir un baptistère (sans doute à Sainte-Anastasie), et un certain Pammachius qui finance l'église des Saints-Jean-et-Paul de même qu'un *xenodochium* à Ostie¹³; ou en Afrique, après 533, c'est le commandant d'un corps de troupes qui assure la restauration de la cathédrale (?) de *Rusguniae* (actuelle Matifou, près d'Alger)¹⁴. Plusieurs traits doivent ici être soulignés, toutefois, quant aux cas de ce type. D'abord, il semble bien que les réalisations concernées soient cette fois toujours des sanctuaires. Certes, on peut parfois être en présence d'inscriptions faisant état de l'initiative de notables locaux pour les ouvrages de défense: Jean Durliat en a ainsi relevé deux exemples en Afrique vers la fin du vi^e siècle¹⁵; cependant, il apparaît que ce sont toujours des fonds publics qui se trouvaient utilisés pour les entreprises de ce genre – ce qui bien entendu amène à ne pas considérer ces documents comme des témoignages de donation à proprement parler. D'autre part, plusieurs dédicaces attestant le réel engagement financier d'un notable ou dignitaire laïc créditent aussi l'évêque du mérite de l'opération: c'est notamment ce qui advient à Narbonne dans les années 440 pour l'édification de la cathédrale grâce à la générosité du préfet des Gaules Marcellus (et d'autres fidèles, d'ailleurs)¹⁶; on constate la même chose en Jordanie pour l'église Saint-Jean-Baptiste de Gêrasa vers 530, à propos de l'offrande d'un certain Théodore qui a pris en charge non seulement le gros-œuvre architectural mais encore, semble-t-il, toute la décoration de l'édifice¹⁷. Ajoutons qu'en ces deux occurrences, c'est même le zèle de l'évêque que l'inscription évoque en premier lieu; et nous aurons justement à revenir sur ce relatif effacement du donateur laïc au bénéfice du prélat. Mais toujours au sujet de ces initiatives de notables – ainsi que de celles de certains souverains mentionnés plus haut, d'ailleurs – dans le cadre de sanctuaires, il importe d'introduire une autre nuance encore: car quant à certains témoignages relatifs à des monuments ravennates, Jean-Charles Picard notait en effet à bon droit que l'intention d'établir sa propre sépulture dans l'édifice en question pouvait avoir correspondu au principal motif de la fondation considérée¹⁸; en tel cas, cette préoccupation du salut purement personnel ne permet pas de reconnaître de véritable donation (ou, du moins, amène à en relativiser assez fortement l'aspect évergétique).

Mais au sujet de l'initiative des élites laïques, il faut surtout s'intéresser aussi à de multiples attestations de dons d'ampleur souvent bien moindre. Nous renverrons particulièrement, là, aux enquêtes que nous avons développées voici un peu plus d'une vingtaine d'années à partir de la riche documentation épigraphique des pavements de

12. CAILLET 1993, p. 145.

13. WARD-PERKINS 1984, p. 239.

14. GUI – DUVAL – CAILLET 1992, p. 52-56; CAILLET 2008, p. 239, 241, 243.

15. DURLIAT 1981, p. 99-104.

16. BARRAL I ALTET – FÉVRIER 1989, p. 21.

17. PICCIRILLO 1981, p. 38; CAILLET 2003 (1), p. 298-299.

18. PICARD 1987, p. 43.

mosaïque d'églises de l'Italie et de ses marges ainsi que des Balkans, de Chypre et de l'Asie Mineure¹⁹. Rappelons que l'importance des offrandes y est quantifiée par l'indication du nombre de pieds de *tessellatum*, dont chaque dédicant a assuré le financement, ou par la superficie même du panneau à l'intérieur duquel se trouve apposée l'inscription. Il s'avère que la plupart des laïcs de haut statut social n'ont en définitive que peu investi dans la réalisation des édifices culturels à caractère public, et s'en sont même de plus en plus détournés à partir du v^e siècle. Ainsi, on ne relève sur les pavements du Haut Adriatique que deux témoignages de donation émanant de personnages de rang « illustre » : l'un, qui pourrait d'ailleurs avoir été le *comes rei privatae* en charge à Ravenne vers 500, ne paraît pas s'être engagé pour un financement de plus d'une centaine de pieds de mosaïque dans une basilique suburbaine de Trieste ; et c'est dans une mesure quelque peu inférieure, encore, que se situe la contribution de l'autre *inlustris* pour la cathédrale de *Parentium* (actuelle Poreč, en Istrie) vers le milieu du vi^e siècle. Des donateurs « clarissimes » sont attestés dans des inscriptions d'églises de Vicence, Vérone, Trieste à nouveau, Grado, Poreč, ainsi que Celje en actuelle Slovénie, mais il ne s'agit là également que de prises en charge minimales de la réalisation du pavement de l'édifice²⁰. Quant à l'Orient, on a affaire à l'intervention de dignitaires apparemment proches de la cour (ou en tout cas de rang très élevé) à *Heraclea Lyncestis* (Bitola) en Macédoine vers 400, puis à Afendelli dans l'île de Lesbos quelques décennies plus tard ; les contributions semblent avoir été un peu plus substantielles alors, dans la mesure où une bonne part du pavement des sanctuaires en question a dû être réalisée grâce à ces offrandes²¹ ; il reste que cela n'équivaut guère à la prise en charge du gros-œuvre d'un bâtiment. On est surtout frappé, ensuite, de constater que les dons de ces notables sont somme toute du même ordre que ceux de ressortissants de milieux beaucoup plus modestes, dont les noms et les professions s'affichent aussi sur ces pavements – et, à l'occasion, voisinent même avec ceux des membres de l'élite. Ainsi pour revenir à l'Italie septentrionale et aux régions limitrophes, les sanctuaires du Haut Adriatique ont bénéficié des dons de militaires de rang subalterne, d'armateurs locaux, de quelques fonctionnaires d'administration civile ou ecclésiastique, de certains clercs majeurs ou mineurs, ou encore d'un cordonnier, d'un coiffeur et même, apparemment, de simples domestiques²². La documentation des pavements d'Orient que nous avons brassée ne comporte pas, en revanche, d'attestations de métier ; pour autant, il semble bien aussi que de petites gens aient apporté leur obole dans de nombreux cas ; simplement, les usages régionaux incitaient à une moindre individualisation de l'offrande : d'où la mention plus ou moins globale de ces donateurs dans une seule inscription, comme vers 500 à Sainte-Anastasie d'Arkassa sur l'île de Karpathos ou dans l'église des Saints-Apôtres d'Anamur en Asie Mineure²³, puis vers la fin du vi^e siècle à Saint-Christophe de Qabr Hiram en Phénicie²⁴.

19. CAILLET 1987 et 1993.

20. IDEM 1993, p. 459-461.

21. IDEM 1987, p. 34-35.

22. IDEM 1993, p. 461-463.

23. IDEM 1987, p. 34-35.

24. [BARATTE et] DUVAL 1979, p. 140.



Fig. 1 Aquilée, pavement de la basilique « théodorienne » sud, inscription principale de l'évêque dédicant.



Fig. 2 Aquilée, pavement de la basilique « théodorienne » sud, détail avec – probablement – le buste d'un donateur laïc.

C'est bien à présent, sans doute, qu'il convient de revenir au rôle du chef institutionnel de la communauté chrétienne locale, dont on signalait plus haut que le nom apparaissait tout en premier dans les dédicaces d'édifices pourtant financés par de riches laïcs. La juridiction se trouve là directement en cause²⁵ : en effet, les Nouvelles XIII et XIV de Justinien stipulent clairement que l'évêque a seul qualité pour fonder un sanctuaire ou, lorsqu'il n'en a pas pris personnellement l'initiative, autoriser l'entreprise ; c'est lui, encore, qui doit procéder à la bénédiction du lieu avant le début des travaux, puis qui doit consacrer l'édifice achevé. Cette législation ne remonte donc qu'au milieu du VI^e siècle ; mais il est fort probable qu'elle n'a fait que codifier des usages suivis antérieurement déjà, et visait à réagir contre une tendance de beaucoup de notables à édifier des oratoires pour leur propre usage en ville même ou à sa périphérie immédiate, ou encore sur leurs domaines ruraux – établissements qui se voyaient alors confiés à des desservants ou petites communautés monastiques à l'entière discrétion de ces puissants laïcs et leur assurant un contrôle efficace sur les fidèles de la proximité, amenés à se livrer là à leurs pratiques cultuelles ordinaires. L'évêque, en tout cas, tenait au moins à affirmer son rôle pastoral dans les sanctuaires à destination véritablement publique. En ce sens, il lui importait d'y susciter des offrandes des ressortissants de toutes les composantes de la société locale : d'où l'apposition de ces dédicaces faisant état de diverses contributions, que l'on signalait plus haut pour certains sites d'Orient mais aussi, en Gaule, pour la cathédrale de Narbonne²⁶.

25. Pour ce qui suit, cf. notamment DEICHMANN 1976, p. 3-4 et 17-18, puis CAILLET 1993, p. 412-413 ; et pour les Nouvelles de Justinien l'édition de BERENGER *et al.*, Metz, 1811 (rééd. anast., 1979), XIII, p. 37, 388 ; XIV, p. 242.

26. CAILLET 1993, p. 470 ; IDEM 2003 (1), p. 299-300.

Mais il s'avère encore, d'après ce dont témoignent les pavements d'église du Haut Adriatique, que l'organisation décorative de l'ensemble s'offrait comme un procédé extrêmement suggestif pour suggérer ce rôle de rassembleur du prélat. L'évolution est patente, à cet égard, entre le complexe « théodorien » de la première moitié du IV^e siècle à Aquilée et la cathédrale « élienne » de la fin du VI^e siècle à Grado²⁷. Dans le premier cas en effet, les inscriptions épiscopales n'apparaissent pas particulièrement valorisées (l'une, dans la basilique nord, se trouvant pour ainsi dire morcelée au sein d'une trame décorative du *quadratum populi*, et l'autre, dans la basilique sud, bénéficiant certes d'une localisation dans le *presbyterium* mais sans nul rehaut ornemental) (fig. 1), alors que les – probables – portraits de donateurs laïcs s'affichent bien en vue dans la nef de la basilique sud (fig. 2). Dans le cas de la cathédrale de Grado quelque deux siècles et demi plus tard, on constate en revanche une très stricte hiérarchisation, mettant bien en relief les inscriptions de l'évêque sur la coursière axiale du pavement (avec même le recours à des tesselles dorées pour celle située juste avant l'accès au chœur), tandis que l'inscription du diacre sans doute commis à la supervision de l'ouvrage prend place sur le même axe, mais plus près de l'entrée et avec un traitement moins somptuaire, et que les multiples dédicaces de donateurs de tous états se distribuent en majorité dans les divers panneaux latéraux de la nef et des bas-côtés (fig. 3) : l'évêque se présente bien, ainsi, tel celui ayant vocation d'impliquer tous les membres de la communauté dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu – un accomplissement qui, en ce monde, se



Fig. 3 Grado, cathédrale « élienne », pavement de la nef avec inscriptions de l'évêque, du diacre et de divers donateurs.

27. CAILLET 2006.